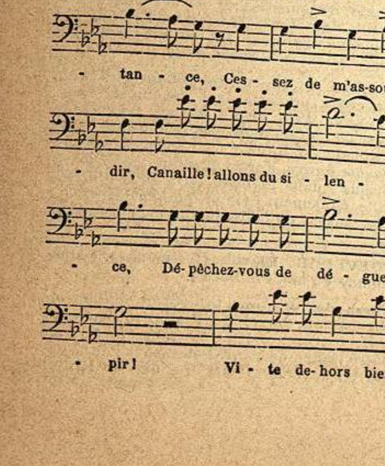
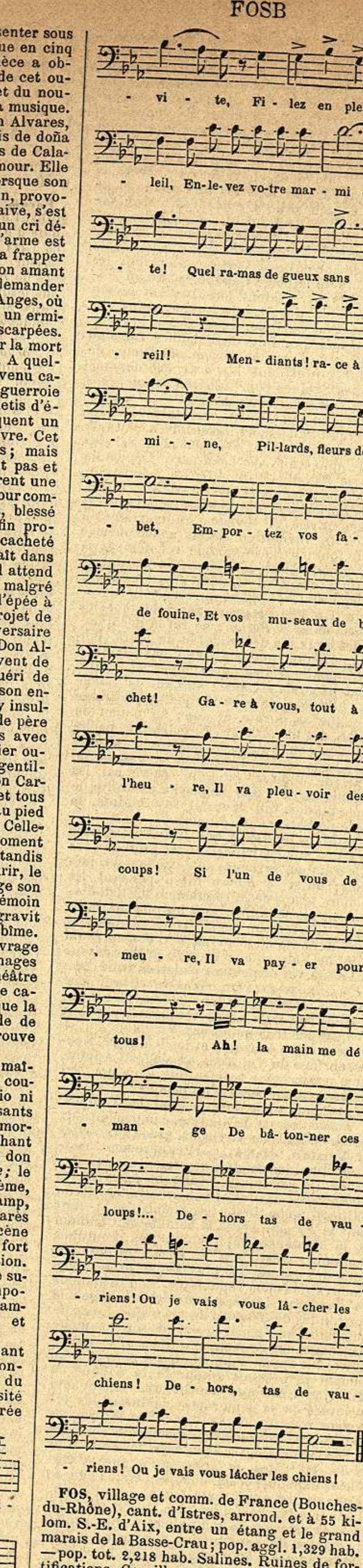
don Angelo Saavedra, a fait représenter sous ce même titre un drame romantique en cinq actes, à Madrid, en 1835. Cette pièce a obtenu le plus grand succès. C'est de cet ouvrage que M. Piave a tiré le livret du nouvel opéra dont M. Verdi a écrit la musique. L'action se passe en Espagne. Don Alvares, fils d'un vice-roi du Pérou, est épris de doña Leonora de Vargas, fille du marquis de Calatrava, et celle-ci répond à son amour. Elle s'apprête à fuir avec son amant, lorsque son père se présente, et, l'épée à la main, provoque don Alvares, qui, à la vue du glaive, s'est armé d'un pistolet. Leonora pousse un cri déchirant qui désarme don Alvares. L'arme est jetée à terre, mais le coup part et va frapper le vieillard. Leonora, qui croit que son amant a tué son père, prend la fuite et va demander un asile au couvent de la Madone des Anges, où elle obtient de passer ses jours dans un ermitage voisin, au milieu de roches escarpées. Son frère, don Carlos, jure de venger la mort de son père, et poursuit les fugitifs. A quelque temps de là, don Alvares est devenu capitaine de grenadiers espagnols, et guerroie en Italie. Un jour, il entend un cliquetis d'épées; ce sont des bandits qui attaquent un officier. Il vole à son secours, le délivre. Cet officier n'est autre que don Carlos; mais comme tous deux ne se connaissent pas et portent des noms supposés, ils se jurent une amitié éternelle et partent ensemble pour combattre les Autrichiens. Don Alvares, blessé dans une rencontre et croyant sa fin prochaine, confie à son ami un paquet cacheté et un médaillon. Don Carlos reconnaît dans ce médaillon le portrait de sa sœur. Il attend le rétablissement de don Alvares, et, malgré ses protestations, il lui fait mettre l'épée à la main. Le sort trahit encore son projet de vengeance. Il est frappé par son adversaire qui s'enfuit. Cinq années se passent. Don Alvares s'est fait religieux dans le couvent de la Madone des Anges. Don Carlos, guéri de sa blessure, se met à la recherche de son ennemi, découvre sa retraite et vient l'y insulter. Le religieux, qui porte le nom de père Raphaël, supporte d'abord ses injures avec la plus sainte patience; mais un dernier outrage réveille en lui l'honneur du gentilhomme. Il saisit l'épée apportée par don Carlos, franchit l'enceinte du monastère, et tous deux se livrent un combat à outrance au pied même de l'ermitage habité par Leonora. Celle-ci accourt sur le lieu de la lutte au moment où son frère reçoit le coup mortel, et tandis qu'elle se penche sur lui pour le secourir, le blessé rassemble ses forces et lui plonge son poignard dans le sein. Don Alvares, témoin de cette horrible scène, perd la raison, gravit les rochers et se précipite dans l'abîme. Ainsi se trouve justifié le titre de l'ouvrage par la mort tragique des quatre personnages du drame. Il faudrait remonter au théâtre antique pour trouver une telle suite de catastrophes. M. Verdi s'imagine à tort que la musique, même la sienne, s'accommode de ces scènes violentes et que le public y trouve du plaisir.

La teinte générale de la partition du maître n'a pas semblé répondre à la sombre couleur du drame espagnol. Il n'y a ni trio ni quatuor, aucun de ces ensembles puissants que le sujet paraissait exiger. Parmi les morceaux les plus remarqués, on cite un chant guerrier : *E bella la guerra;* le récit de don Carlos; la phrase *Pietà di me, signore;* le finale du deuxième acte. Dans le troisième, on a distingué la *canzone* de la scène du camp, et la scène des imprécations de don Alvares contre le destin. Le quatrième offre une scène bouffe bien traitée, un bon duo et de fort belles phrases dans le duo de la provocation. Le travail de l'instrumentation a été jugé supérieur à celui des autres opéras du compositeur. L'ouvrage a eu pour interprètes Tamberlick, Debassini, Angelini, Graziani et Mme Nantier-Didiée.

Ce qui frappe le plus les amateurs possédant leur Verdi, c'est l'air bouffe que nous donnons ci-dessous. Un air bouffe de l'auteur du *Trouvère*, c'est plus en effet qu'une curiosité musicale, c'est une nouvelle face inexplorée dans le talent du maître.





FOS, village et comm. de France (Bouches-du-Rhône), cant. d'Istres, arrond. et à 55 kilom. S.-E. d'Aix, entre un étang et le grand marais de la Basse-Crau; pop. aggl. 1,329 hab. —pop. tot. 2,218 hab. Salines. Ruines de fortifications. Ce village a été bâti sur l'emplacement de l'ancienne ville des *Fossæ Marianæ*, qui s'élevait sur les bords d'un golfe où Marius se retrancha pour s'opposer au passage des Cimbres et des Teutons. Le célèbre consul romain y fit exécuter divers travaux dont on reconnaît encore les traces, notamment des quais et des magasins. Fos est le point de départ présumé du canal construit par le célèbre consul.

FOSBROKE (Thomas DUDLEY), archéologue anglais, né à Londres en 1770, mort en 1842. Il remplit dans sa patrie différentes fonctions ecclésiastiques et était à sa mort recteur de Walford, dans le comté de Hereford. On a de lui : l'*Economie de la vie monastique telle qu'elle existait en Angleterre*, poëme (1796, in-4°); le *Monachisme anglais* ou *Mœurs et coutumes des moines et religieuses de l'Angleterre* (1802, 2 vol. in-8°); *Extraits de mémoires et de manuscrits concernant le comté de Gloucester* (1807, 2 vol. in-4°); *Clef du Nouveau Testament* ou *Commentaire de Witby abrégé* (1814); *Histoire et origine de la ville de Gloucester* (1819, in-8°); *Encyclopédie d'antiquités et éléments d'archéologie*, son principal ouvrage (1824, 2 vol. in-4°); *Description pittoresque et topographique de Cheltenham et de ses environs* (1826, in-8°); la *Grammaire du touriste* (1826, in-8°); *Topographie étrangère* ou *Description encyclopédique par ordre alphabétique des ruines et des antiquités de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, faisant suite à l'Encyclopédie d'antiquités* (1828, in-4°).

FOSCARARI (Gilles), en latin **Foscherarius**, théologien et dominicain italien, né à Bologne en 1512, mort à Rome en 1564. Il se livra à l'enseignement, devint inquisiteur à Bologne, puis fut nommé évêque de Modène (1550). Il se signala par sa charité, par la simplicité de sa manière de vivre et par son savoir. Malgré ses vertus, il fut emprisonné au château Saint-Ange par ordre de Paul IV, sous l'inculpation d'hérésie; mais le pape Pie IV, successeur du précédent, lui rendit la liberté. Foscarari fut chargé de diverses missions religieuses par plusieurs pontifes; il prit une part active aux délibérations du concile de Trente et fut un des réformateurs du bréviaire et du missel romains.

FOSCARI (François), doge de Venise, né vers 1372, mort en 1457. Après la mort de Tomaso Moncenigo (1423), il sema l'or parmi les patriciens pauvres, fut élu, accueillit le condottiere Carmagnola, proscrit par Philippe-Marie Visconti, déclara, à son instigation, la guerre au duc de Milan (1426), et, après des alternatives de succès et de revers, fixa aux rives de l'Adda les frontières vénitiennes (1433). Pour se décharger de la responsabilité des événements, Foscari offrit d'abdiquer; mais cette proposition ne fut point acceptée. Poussé par son humeur belliqueuse, il fit encore quelques guerres contre Bologne et diverses cités ou puissances italiennes, mit à la tête de ses armées Sforza, marquis d'Ancône (1439), acquit le Bergamasque, le Bressan et le Crémonais pour prix de la reconnaissance de Sforza comme duc de Milan, et vit périr trois de ses fils au service de la république. Le quatrième, Jacopo, accusé d'avoir trahi la république en recevant des présents de plusieurs princes étrangers, fut livré à la torture et enfin exilé. Ce fut l'infortuné doge qui dut lui-même prononcer le jugement de son fils (1445). « Cependant, dit P. Daru, on ne put refuser au condamné la permission de voir sa femme, ses enfants, ses parents, qu'il allait quitter pour toujours. Cette dernière entrevue même fut accompagnée de cruauté, par la sévère circonspection qui retenait les épanchements de la douleur conjugale et paternelle. Ce ne fut point dans l'intérieur de leur appartement, ce fut dans une des grandes salles du palais qu'une femme, accompagnée de ses quatre fils, vint faire les derniers adieux à son mari, qu'un père octogénaire et la dogaresse, accablés d'infirmités, jouirent un moment de la triste consolation de mêler leurs larmes à celles de l'exilé. Il se jeta à leurs genoux en leur tendant des mains disloquées par la torture, pour les supplier de solliciter quelque adoucissement à la sentence qui venait d'être prononcée contre lui. Son père eut le courage de lui répondre : « Non, » mon fils; respectez votre arrêt et obéissez » sans murmure à la république. » A ces mots, il se sépara de l'infortuné, qui fut sur-le-champ embarqué pour Candie. » Au milieu de la ruine de sa maison, Foscari avait offert plusieurs fois sa démission, qui n'avait pas été acceptée. Une rivalité d'influence avec la famille Loredani amena sa déposition par le conseil des Dix (1457). Il méritait mieux. Par ses soins, en effet, le traité de Lodi (1454), avait mis fin aux guerres intestines qui ensanglantaient l'Italie, et Foscari, après avoir conclu un traité avec Mahomet II, devenu maître de Constantinople, pouvait revendiquer la gloire d'avoir étendu considérablement les possessions de Venise. Ce fut à ce moment même que le conseil des Dix porta, à l'instigation de Jacopo Loredano, un décret qui enjoignait à Foscari octogénaire de sortir du palais ducal dans les huit jours. Le vieillard obéit, rendit l'anneau ducal qui fut brisé devant lui, mais voulut quitter dignement le palais, devant le peuple et par l'escalier des Géants. « Mes services m'y avaient appelé, s'écria-t-il alors, la malice de mes ennemis m'en fait sortir. » L'émotion qu'il venait d'éprouver fut telle qu'il mourut le lendemain même de sa déposition.

Foscari (LES DEUX), tableau d'Eugène Delacroix. Ce tableau représente un des épisodes les plus émouvants de l'histoire de Venise, les adieux de Jacopo Foscari à son père, le doge François Foscari, et à sa femme, après sa condamnation, au moment où il va partir pour l'exil. Eugène Delacroix a disposé cette scène de la façon la plus dramatique. Le vieux Foscari, vêtu de sa robe de brocart d'or et coiffé du bonnet à corne, insigne du pouvoir des doges, est assis sur son trône, au premier plan, accablé par une douleur que dissimule mal sa contenance stoïque. Jacques Foscari, nu jusqu'à mi-corps, tourne vers son père des regards suppliants et tend ses mains brisées aux baisers de sa femme en larmes. La grande salle où la scène se passe est pleine d'air, de lumière. La profondeur et la justesse de la perspective, l'entente parfaite de la mise en scène, la vérité des expressions et des attitudes font de cette peinture une des meilleures d'Eugène Delacroix. Elle a été exposée, pour la première fois, au palais de l'Industrie, en 1855.

Le même sujet a été traité par Alexandre Hesse dans un tableau qui a figuré au Salon de 1853, et qui, sans avoir l'éclat et le caractère pathétique de l'œuvre de Delacroix, mérite cependant d'être cité parmi les meilleures compositions dont l'école contemporaine a puisé les sujets dans l'histoire anecdotique. Ziégler a peint aussi les *Foscari*; son tableau a été exposé au Salon de 1833.

FOSCARI (François), diplomate italien, né à Venise en 1704, mort en 1790. Il appartenait à la famille du précédent. Admis à faire partie du sénat, il remplit avec habileté les fonctions d'ambassadeur à Rome (1748), à Constantinople (1756), à Vienne (1765) et à Saint-Pétersbourg (1781). Foscari cultiva les lettres, protégea les savants, et c'est sous ses auspices que furent publiés le *Thesaurus antiquitatum sacrarum* (1744-1769, 34 vol. in-fol.), et la *Bibliothèque gréco-latine des Pères*, de Galland.

FOSCARINI (Paul-Antoine), mathématicien italien, né vers 1580, mort vers 1616. Il entra dans l'ordre des carmes, se livra à l'enseignement, puis devint recteur de la province de Calabre. On a de lui, sous le titre de *Lettera sopra l'opinione de Pittagorici e del Copernico, della mobilità della terra e stabilità del sole* (Naples, 1615, in-4°), un écrit dans lequel il adopte les idées de Copernic et de Galilée sur la rotation de la terre et s'efforce de prouver que cette opinion n'est pas inconciliable avec le texte de la Bible. Cet opuscule fut déféré à la congrégation de l'Index, qui ordonna la suppression des passages les plus caractéristiques de la lettre de Foscarini; bientôt après commencèrent les persécutions qu'essuya le célèbre Galilée.

FOSCARINI (Michel), sénateur et historien vénitien, né en 1632, mort en 1692. Il fut successivement avogador de la république (1662), gouverneur de Corfou (1664), sage de terre ferme (1669), sage du conseil, et devint historiographe de Venise en 1678. Outre des *Novelle amorose degli Accademici incogniti* (Venise, 1651, in-4°), on a de lui : *Istoria della republica veneta* (Venise, 1696, in-4°), à laquelle il n'eut pas le temps de mettre la dernière main et qui fut publiée par son frère Sébastien.

FOSCARINI (Marc), doge de Venise et littérateur distingué, né en 1696, mort en 1763. Il était de la même famille que le précédent. Son rare mérite, son savoir et son éloquence le firent appeler de bonne heure aux affaires. Successivement procurateur de Saint-Marc, ambassadeur de la république auprès de diverses puissances, historiographe, directeur des monuments publics et de la bibliothèque de Saint-Marc, Foscarini fut élu doge de Venise en 1762 et mourut après avoir rempli ces fonctions pendant dix mois. Indépendamment d'un *Traité sur l'éloquence* et de *Mémoires secrets*, on a de lui : *Della litteratura veneziana libri otto* (Padoue, 1752, in-fol.). Foscarini a laissé inachevée cette excellente histoire littéraire de sa patrie.

Foscarini (ANTONIO), drame en vers de J.-B. Niccolini, représenté à Florence en 1827. Le sujet de ce drame est historique. Une loi inflexible régnait à Venise : tout homme qui était entré la nuit dans la maison d'un ambassadeur étranger devait être puni de mort. Or, la fenêtre d'une Vénitienne qui avait pour amant Antonio Foscarini, touchait au balcon de l'ambassadeur d'Espagne. Une nuit, sur le point d'être découvert avec sa maîtresse, et, pour lui sauver l'honneur au prix de sa propre vie, Foscarini sauta sur le balcon de l'Espagnol. Il se laissa jeter en prison, condamner et exécuter sans mot dire. Voilà comment on aimait jadis en Italie, où les romanciers les plus dramatiques sont avant tout des historiens. Niccolini, l'héritier mâle d'Alfieri et de Foscolo, a rendu avec puissance et grandeur l'inflexibilité de la loi vénitienne. Il l'a personnifiée dans un homme sans cœur, qu'il a eu la force de ne pas rendre odieux, mais effrayant, en le faisant plus grand que nature, Lorédan.

Une grande difficulté pour un poëte austère et viril comme Niccolini, c'était de rendre intéressant l'amour coupable d'Antonio et de Teresa, la Vénitienne; il a complétement réussi. La scène se passe dans le jardin de Teresa. Antonio l'aimait jeune fille; pendant une absence qu'il fit de Venise, elle s'est mariée. Elle s'excuse d'avoir manqué à ses serments; il lui a fallu céder à la volonté de son père, qui lui a fait épouser de force Contarini. Elle dit ses douleurs et ses hontes. Antonio l'interrompt par une explosion de fureur, puis il lui demande pardon. A ce moment, la scène devient toute grâce et passion. « Foscarini, lui dit Teresa, je suis faible et tu me dois l'exemple de l'honneur. » Et Antonio s'écrie : « Périsse l'homme qui oserait souiller une vertu céleste. » Et la scène finit dans cette exaltation de vertu passionnée où l'amour est plus austère et plus beau que le devoir.

Le quatrième acte contient une scène admirable. Comme il y a des dissentiments dans le conseil des Dix, Antonio doit être jugé par le doge. Le doge est son père. Le vieux Foscarini a compris que son fils n'a point commis de trahison contre l'Etat et qu'il cache un secret qui peut lui sauver la vie. Il veut donc qu'Antonio parle; il l'interroge, il lui ordonne, il le conjure de répondre; il s'épuise en supplications navrantes, il va même jusqu'à tomber à ses pieds. Antonio souffre et pleure, mais il résiste; on le sent torturé par cette inquisition paternelle, mais il reste inébranlable dans son silence et dans sa loyauté. Il doit se taire et mourir.

« *Antonio Foscarini*, a dit M. Monnier, est la plus charmante création de Niccolini, celle où, dans sa force, il a le plus de grâce. Ailleurs, il se montre homme de pensée plutôt que de sentiment; il a l'enthousiasme et beaucoup moins l'émotion; il est plus historien que tragique et plus orateur que poëte. Aussi, dans les essais lyriques et dans les chœurs de ses drames, est-il resté fort au-dessous de Manzoni. »

Cette pièce eut un grand succès en Italie, et après *Arnoldo da Brescia*, il n'en est pas de plus digne d'assurer dans l'avenir la réputation du poëte.

FOSCHINI (Antoine), architecte italien, né à Corfou en 1741, d'une famille originaire de Ferrare, mort en 1813. Il fut élevé dans cette dernière ville, où il se fixa et devint professeur d'architecture civile et militaire. Parmi les travaux importants qu'on lui doit, nous citerons le magnifique hôpital de Commachio, l'élégante salle de spectacle de Ferrare. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages sur les arts.

FOSCOLO (Ugo), célèbre écrivain italien, né à Zante en 1776, mort à Turnham-Green le 10 octobre 1827. L'ancienne famille vénitienne à laquelle il appartenait par son père aimait à se compter au nombre de celles qui, dès le VIe siècle, fondèrent dans les lagunes la république de Saint-Marc. Sa mère, une noble Grecque, restée veuve de bonne heure, l'éleva dans les principes républicains. Très-jeune encore, il embrassa avec une ardeur infatigable les opinions démocratiques qui tourmentèrent son âge mûr, le jetèrent sans ressources sur une terre d'exil et firent en quelque sorte avorter son génie. Son éducation, commencée à Venise, continuée par Cesarotti, soumise plus tard à l'influence de Parini, s'acheva à l'université de Padoue sous les leçons de Stratico et de Sibiliato. Son caractère littéraire est un singulier mélange, où l'on retrouve la misanthropie de Rousseau, l'énergie d'Eschyle et l'emphase exagérée de Sénèque. Admirateur des formes classiques, entraîné par un secret penchant vers la mélancolique profondeur de la tragédie anglaise, il voulut, comme Alfieri, essayer d'accomplir entre cette double tendance une fusion qui n'est point sans grandeur, mais où le défaut d'unité primitive se fait sentir plus vivement encore que chez le tragique piémontais. Ce défaut est poussé jusqu'à ses dernières limites dans le premier essai de Foscolo, *Thyeste*, qu'il composa à l'âge de dix-neuf ans. Excès de vigueur dans les situations, excès de concision dans le dialogue et dans le style, obscurité métaphysique jointe à une imitation exagérée de l'antiquité, peu de nouveauté, aucune nuance, aucune vérité dans les caractères; tels sont les défauts de la pièce. Cette tragédie, représentée à Venise le 4 janvier 1797, dut son bruyant et incontesté succès au feu de la passion qui en échauffe toutes les scènes, à la hauteur des pensées qui en anime toutes les parties. Comblé d'éloges, le *successeur d'Alfieri* eut la modestie et le bon sens de reconnaître les défauts de son ouvrage et de le critiquer sans réserve. Le public défendit l'œuvre contre son auteur, et ce nouvel emploi de la critique n'eut d'autre résultat que d'augmenter la gloire naissante de Foscolo. Bien jeune encore, il avait été inquiété à cause de ses opinions par la police ombrageuse de la vieille république; il avait même comparu devant le tribunal de l'inquisition pour répondre à une accusation d'hérésie. C'est alors que sa courageuse mère murmura, dit-on, à son oreille, cette héroïque parole : « Meurs plutôt que de trahir tes compagnons » Aussi accueillit-il l'arrivée des Français avec enthousiasme. Il dédia une ode à Bonaparte libérateur et fut, après la révolution démocratique de Venise, nommé secrétaire de l'un des députés que la république envoya à Bonaparte. Mais ses beaux rêves furent de courte durée; il vit bientôt s'accomplir le honteux marché qui livra Venise à l'Autriche (traité de Campo-Formio). Dès lors l'admiration que Foscolo avait vouée à la France et à son chef se changea en haine et en mépris. Foscolo quitta Venise, devenue province autrichienne; il alla à Milan, où il connut l'aimable et célèbre poëte Parini. Là, sous l'influence d'une indignation et d'un désespoir profonds, il composa ces fameuses lettres de *Jacopo Ortis* (V. LETTRES DE JACOPO ORTIS) qui produisirent une sensation extraordinaire. Dans ce cri de douleur sur la chute de Venise, des situations touchantes révélaient l'auteur dramatique, et des pages éloquentes, où l'on retrouvait à la fois l'admirateur de Gœthe et l'imitateur de la tribune antique, plaçaient l'écrivain au premier rang des prosateurs de son pays (1798). Avec l'espoir de servir la cause nationale, Foscolo s'engagea dans une des légions italiennes; il se distingua à la Trebbie et à Cento, où il fut blessé, au fort Urbano, où il fut fait prisonnier; il prit part à cette belle défense de Gênes, qui fit tant d'honneur à Masséna, et, pendant ce même siége, où il fut encore blessé, il composa sa belle *Ode à Louise Pallavicini*. Quelques années après (1803), il publia son commentaire sur la *Chevelure de Bérénice* (*la Chioma di Berenice*), commentaire qui n'avait de sérieux que la forme (bien que des biographes, d'ailleurs distingués, s'y soient laissé prendre), et qui était surtout destiné à tourner en dérision les commentateurs, à mystifier les pédants et à malmener ses ennemis. Ces derniers étaient nombreux, grâce à ce caractère indépendant et irascible qui l'a fait comparer à P.-L. Courier. Au congrès tenu à Lyon par les députés italiens en 1801, Foscolo écrivit, au nom de l'assemblée, un discours politique fort remarquable et très-pratique; c'était une sorte d'adresse dans laquelle, tout en faisant la part de l'éloge, il blâmait courageusement Bonaparte; mais, cette fois encore, celui-ci mit à néant ses illusions en détruisant tout vestige de liberté dans la péninsule. Devenu capitaine, il fit partie, avec sa légion, du corps destiné à envahir l'Angleterre; mais il donna sa démission après l'avortement de ce projet, et publia, en 1807, le grandiose et sombre poëme des *Tombeaux* (V. TOMBEAUX), dont l'idée est empruntée à Young. L'année suivante (1808), il publia une édition annotée des *Œuvres* de Montecuccolli, travail resté incomplet, mais qui, composé dans une intention patriotique, avait pour but de rappeler les Italiens au sentiment de l'ancienne dignité romaine et d'éveiller en eux le désir de la gloire guerrière. Nommé professeur de littérature à l'université de Pavie en remplacement de Monti, il n'eut que le temps d'y prononcer d'excellentes, mais peu monarchiques leçons sur l'*Origine et les devoirs de la littérature;* la hauteur et l'indépendance des vues du professeur amenèrent la suppression de la chaire par décret impérial (1810). Foscolo exprimait sans ménagement le dédain qu'il ressentait pour les courtisans nouveaux de la France impériale; Cesarotti, Monti et les rédacteurs du *Polygraphe* lui étaient devenus odieux. Ceux-ci profitèrent, pour se venger, de la représentation de sa tragédie d'*Ajax*, qui eut lieu à Milan le 9 décembre 1811. Ils accusèrent l'auteur d'allusions politiques; selon eux, Ajax était Moreau, Calchas le pape, et Ulysse Napoléon. La pièce, il est vrai, était ennuyeuse; ses immenses tirades, le vide de l'action, l'enflure du style ne justifiaient que trop bien la critique; mais si l'ensemble était défectueux et l'intérêt presque nul, on pouvait néanmoins y louer bon nombre de vers énergiques. Foscolo éprouva l'irritation la plus vive de se voir l'objet d'attaques déloyales. Monti répondit à sa fureur par de sanglantes épigrammes. Le gouvernement, de son côté, réservait au tragédien malheureux une de ses prisons d'Etat, lorsque le général Pino trouva le moyen de l'envoyer à Florence. Là, il publia une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne, commença une traduction poétique de l'*Iliade*, enfin écrivit, en latin de la *Vulgate*, une satire amère, étincelante d'esprit et de verve, plus acerbe que bouffonne, plus caustique que gaie, dans laquelle il immole ses ennemis et raille sa patrie, sous le titre de *Didymi clerici, prophetæ minimi, hypercalypseos liber singularis*. Foscolo reprit les armes contre l'Autriche en 1815; aide de camp du général Pino et chargé d'organiser la garde nationale de Milan, il fut, après la seconde Restauration, obligé de se soustraire par la fuite au triste sort qui l'attendait et que subissaient la plupart de ses amis, dans les souterrains de Mantoue ou dans les cachots du Spielberg. Il passa en Suisse et de là en Angleterre. C'est dans ce dernier pays que sa raison, épurée et affermie, a produit, non les ouvrages les plus étendus, mais les compositions les plus parfaites. Il y fit imprimer sa tragédie de *Ricciarda* (*Richarde*), dont le sujet est emprunté aux guerres civiles de la Lombardie au moyen âge. Les *Essais sur Pétrarque*, son *Discours sur le texte de Dante* attestent une érudition variée; son *Hymne aux Grâces*, adressé à Canova, est d'une pureté admirable. Il publia, dans les grandes revues anglaises, des morceaux d'histoire remarquables par la puissance des vues, l'exactitude des recherches et la concision éloquente du style. Jamais, avant cette époque, Foscolo ne s'était élevé à cette hauteur. Habitant d'un pays libre, il se dépouilla de cet appareil classique, de cette recherche tour à tour fougueuse et homérique, rêveuse et turbulente, que la situation anomale de son pays lui avait imposée. Malheureusement, si son talent avait trouvé l'atmosphère morale dans laquelle il pouvait respirer, grandir et planer, le pauvre exilé, lui, ne respirait pas sous ce triste ciel de Londres. Bien qu'il fût soutenu par le dévouement de sa fille naturelle, miss Floriane, les travers d'un caractère inégal, aigri par de longues infortunes imméritées, par une lutte constante, lui causèrent, jusqu'au tombeau, plus d'un désappointement amer, outre que ses travaux ne le mirent pas toujours à l'abri du besoin. Le patronage révoltait son âme fière; sa sauvage humeur irritait ses protecteurs. Et pourtant il écrivait pour les libraires, non-seulement en italien, mais en français et en anglais. Enfin, traqué par ses créanciers, perdu, sans ressources dans un infect faubourg de Londres, calomnié par ses ennemis et méconnu par ses compatriotes, il n'échappa à la folie du désespoir que par la mort; elle le surprit comme il venait de commencer une lettre par ces paroles, qui peignent si bien toute sa vie : *Sono tuttora lo stesso uomo* (Je suis toujours le même homme).

Un des plus beaux morceaux d'histoire que l'on ait écrits dans les temps modernes est assurément, dit un éminent critique anglais, l'analyse du gouvernement démocratique de Venise, inséré par Foscolo dans la *Revue d'Edimbourg*. Les vues politiques les plus étendues, la plus sagace et la plus puissante investigation des faits, des formes de style brillantes et énergiques, donnent à cet article la valeur d'un bon ouvrage. Cet homme étonnant, remarque le même critique, « fécond, varié, puissant, a laissé périr, dans les orages politiques, la meilleure part de son génie et de son bonheur. Attaché pendant toute sa vie à une seule idée, celle de la république, il n'a jamais cessé, dans tous ses écrits, de sacrifier à son idole. De tous les esprits de son temps, c'est peut-être le plus constant, le plus conséquent dans ses doctrines, le plus fidèle à ses principes. Grand poëte, philologue érudit, doué d'une énergique sensibilité, d'une rare éloquence et d'une connaissance profonde des ressources de sa langue, Foscolo est un génie turbulent, mélange bizarre d'érudition, de grâce et de fougue. Au fond de cette âme si agitée vivait un ardent et véritable amour de l'indépendance italienne : que manquait-il à l'auteur des *Lettres d'Ortis* pour se placer au premier rang des hommes de génie? Une patrie. »

FOSRÉSINIQUE adj. (fo-sré-zi-ni-ke — de *fossile*, et de *résinique*). Chim. Se dit d'un acide d'un jaune pâle, amorphe, pulvérulent, obtenu par W. Bastick en oxydant, par l'acide nitrique, une résine fossile.

FOSS (Henri-Hermann), poëte et homme politique norvégien, né à Bergen en 1790. D'abord commerçant, puis militaire (1808), il se battit avec distinction contre les Anglais dans l'île de Langenland en 1810; mais, dès 1813, il abandonna la carrière des armes pour se tourner vers les lettres. Après avoir professé quelque temps la littérature dans sa ville natale et voyagé en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, M. Foss devint un des rédacteurs du *Spectateur du Nord*. En 1827, il fut élu membre du storthing, où il siégea dans les rangs du parti libéral et se fit aussitôt remarquer. La ville de Christiania le choisit, en 1833, pour son représentant, et le roi Oscar le nomma successivement conseiller d'Etat et ministre de la marine, en Norvége; M. Foss occupa ce poste de 1845 à 1849, puis vécut dans la retraite. On a de lui un recueil de vers intitulé : *Signes du temps* et une traduction de *Frithjol*, poëme de Tegner.

FOSSA, mot latin par lequel les anciens Romains désignaient un canal. Il y avait sur le territoire de l'empire plusieurs canaux qui portaient le nom des princes ou des généraux qui les avaient fait creuser : *Fossa Corbulonis*, canal creusé par ordre de Corbulon pour joindre la Meuse au Rhin; *Fossa Drusiana*, creusé par Drusus, frère de Tibère, pour établir une communication entre le Rhin et l'Océan à travers le lac Flero (Zuyderzée); *Fossa Mariana*, creusé par Marius entre le Rhône et la Méditerranée; *Fossa Neronis*, entre Putéole et Ostie, etc.

FOSSAIRE s. m. (fos-sè-re — du lat. *fossa*, fosse). Hist. ecclés. Celui qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, était préposé pour enterrer les fidèles.

FOSSANE s. f. (fo-sa-ne). Mamm. Nom d'une espèce de genette : *Les* FOSSANES *conservent toujours un caractère de férocité*. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** La *fossane* est une espèce de genette, à pelage d'un gris roux, marqué de taches brunes disposées sur le dos en quatre lignes longitudinales et éparses sur les flancs; la queue est roussâtre, faiblement marquée d'anneaux d'un roux brun. Ce petit carnassier, qu'on a appelé *berbé*, habite Madagascar. Ses mœurs sont assez analogues à celles de la fouine. Il mange quelquefois des substances animales; mais il préfère les fruits, surtout les bananes. Il aime avec passion le vin de palmier, ce qui lui a fait donner quelquefois le surnom de *buveur de vin*. La *fossane* est susceptible de s'apprivoiser; mais elle conserve toujours un air et un caractère de férocité, qui surprend chez un animal plus frugivore que carnivore.

FOSSANO, ville forte d'Italie, prov. et à 19 kilom. N.-E. de Coni, près de la rive gauche de la Stura, ch.-l. de mandement; 16,000 hab. Evêché suffragant de Turin. Fabriques de soieries, filatures; commerce de soie et de bétail. Sources minérales, établissement de bains. Cette ville, entourée de remparts et défendue par un château fort, possède plusieurs églises remarquables, entre autres la cathédrale; ses rues sont larges, bien alignées et bordées de belles maisons. Au XIIe et au XIIIe siècle, Fossano était une place de guerre importante; elle fut longtemps la résidence des ducs de Savoie. En 1796, les Français la prirent d'assaut.

FOSSANO, peintre italien. V. BORGOGNONE (Ambroise).

FOSSA-NOVA, abbaye célèbre, de l'ordre de Cîteaux, située dans les marais Pontins, entre Piperno et Terracine, dans laquelle saint Thomas d'Aquin mourut en allant de Naples au second concile général de Lyon, en 1274.

FOSSAR s. m. (fo-sar). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, voisin des natices et des nérites : *L'animal du* FOSSAR *rampe sur un pied court*. (Deshayes.)

— **Encycl.** Ce genre de mollusques, réuni d'abord aux natices à cause de la forme de sa coquille, renferme un petit nombre d'espèces, toutes de très-petit volume. L'animal est tout blanc et rampe sur un pied court et épais, portant un petit opercule corné. Le manteau revêt simplement, sans déborder, l'intérieur de la coquille, qui est ornée de grosses côtes transverses, et rappelle celle des natices et surtout de certaines nérites. Le *fossar* a une singulière manière de vivre : il s'introduit dans les fentes des rochers, presque toujours au-dessus du niveau moyen de la mer, ou bien il s'enfonce dans les anfractuosités que laissent souvent des masses de vermets qui garnissent les côtes au niveau de l'eau. Il y en a aussi de fossiles.

FOSSARIEN s. m. (fo-sa-riain — du lat. *fossa*, fosse). Hist. ecclés. Nom donné à des sectaires du XVe siècle, qui rejetaient les sacrements et qui célébraient des mystères dans des fosses et des cavernes.

FOSSAT (LE), bourg de France (Ariége), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. N.-O. de Pamiers, sur la rive droite de la Leze; pop. aggl. 628 hab. — pop. tot. 1,442 hab. Récolte et commerce de céréales.

FOSSATI ou **FOSSATO** (David-Antoine), peintre et graveur suisse, né à Morco (canton du Tessin) en 1720, mort vers 1780. Il se rendit fort jeune à Venise, où habitait son oncle, reçut des leçons de dessin et de peinture du P. Mariotti, puis de Gran, travailla avec ce dernier à des travaux décoratifs, le suivit à Vienne, où il acheva de se perfectionner. De retour à Venise, Fossati exécuta des fresques estimées dans le palais Cantarini. Il visita ensuite quelques villes d'Italie, notamment Bologne et Modène, puis revint se fixer à Venise, où il termina sa vie. Dans cette dernière partie de son existence, cet artiste s'adonna surtout à la gravure à l'eau-forte. Nous citerons particulièrement : ses *Vues de Venise et des environs*, au nombre de vingt-quatre; *Jupiter et les vices;* la *Vocation de saint Pierre à l'apostolat* et la *Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, d'après des tableaux de Paul Véronèse.

FOSSATI (George), graveur et écrivain suisse, frère du précédent, né à Morco (canton du Tessin) en 1722. Il s'est acquis de la réputation par les beaux ouvrages produits par son burin. On a de lui, comme graveur, un recueil des édifices de Palladio, les plans de Bergame, de Venise, de Genève, etc. Fossati a publié, en outre : *Raccolta di varie favole delineate ed incise in rame* (Venise, 1744, 6 vol. in-4°), recueil fort recherché des curieux, à cause des gravures qui ornent l'entête de chaque fable; une traduction des *Vies des architectes* par Félibien, sous le titre de *Storia dell' architettura* (Venise, 1747, in-8°), etc.

FOSSATI (Giovanni-Antonio-Lorenzo), médecin et phrénologue italien, né à Novare en 1786. Il étudia à Milan sous Rasori et fut son assistant jusqu'en 1820, époque à laquelle il fut proscrit par le gouvernement autrichien et obligé de quitter l'Italie. Il vint en France, où il introduisit les nouvelles méthodes thérapeutiques de son maître. Il devint bientôt un des sectateurs les plus ardents du docteur Gall, et, à son retour dans son pays, en 1826, entreprit de populariser la phrénologie parmi ses concitoyens. Revenu à Paris, il fonda la Société phrénologique de cette ville. Il prit aussi une part active aux événements politiques et surtout à ceux qui avaient rapport à l'Italie. C'est ainsi qu'il présida à l'organisation de la Société centrale italienne et à la création, en 1830, du *National italien*, journal qui vécut peu de temps. Parmi les ouvrages de M. Fossati, nous citerons : *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger* (1827); *De l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts* (1828); *De la mission du philosophe au XIXe siècle et du caractère qui lui est nécessaire* (1835); *Manuel pratique de phrénologie* ou *Physiologie du cerveau* (1845), ainsi que de nombreux articles de revues, des opuscules, des mémoires, etc.

FOSSE s. f. (fô-se — lat. *fossa*, de *fossum*, pour *fodsum*, supin de *fodere*, fouir, creuser, qui se rapporte à la racine sanscrite *budh*, creuser. On compare au latin *fossa* le grec *bussos*, creux, abîme). Creux plus ou moins considérable dans la terre, fait par la nature ou par l'art : *Une* FOSSE *profonde. Creuser une* FOSSE. *Le prophète Daniel dans la* FOSSE *aux lions. Quelques tribus, quand elles ont souffert des atteintes d'un lion qui est venu s'établir dans leur voisinage, creusent dans la plaine des heuteurs ou grandes* FOSSES *profondes d'une vingtaine de mètres*. (Aug. Humbert.) ‖ Se dit particulièrement d'un trou creusé en terre pour y mettre un corps mort : *Descendre un cercueil dans la* FOSSE. *Prier sur une* FOSSE.

Lorsque la *fosse* attend, il faut qu'on y descende.
A. DE MUSSET.